

Michel ZUMKIR¹

De père en fils

J'entre dans la pièce dénudée. C'est la première fois, la dernière aussi. Tu es là, couché. J'observe, te regarde, en détail ; je vois :

* ta tête d'homme âgé sans trop de cheveux. Nous t'avons toujours connu le crâne dégarni, tu l'avais déjà sur la photo de mariage prise en 1967 (et pas en 1964, comme vous nous l'avez toujours affirmé pour cacher que) ; Tu as toujours paru plus vieux que ton âge, plus vieux que ma mère alors qu'elle est née trois ans avant toi ;

* tes yeux fermés sans tes lunettes (où sont-elles ?) et ta bouche ouverte à cause d'un problème de dentier mal adapté, de bouche rapetissée ou je ne sais quoi, je ne m'y connais pas en ces histoires-là, il paraît que ton sexe aussi ;

* que tu as un air de François Mitterrand, comme on a pu le contempler, en gisant, dans Paris Match ; à moins que, à moins que je ne confonde avec sa statue de cire que j'ai aperçue au Musée Grévin

(je suis toujours mal à l'aise dans cet endroit que je n'ai jamais désiré visiter, où je suis toujours allé à mon corps défendant, en raison de concerts de musique baroque qui se donnaient dans le théâtre sis en ses murs ; j'y ai toujours senti la mort rôder et prête à, toujours imaginé qu'elle devait se comporter comme la cire, figer comme elle et donner ce teint éteint ; j'ai toujours eu peur d'y être enfermé et de devoir y passer la nuit, le reste de ma vie ; Je me souviens que la première fois que j'en ai franchi le seuil, j'ai failli lui dire bonjour, à Mitterrand, à sa reproduction plus précisément, posée là comme pour accueillir les visiteurs,

¹ Nous remercions Michel Zumkir pour ce texte inédit

je ne l'avais pas reconnu, pas perçu que, je croyais que c'était un ouvrier, un gardien – ça m'a fait sourire, jaune) ;

* un polo bleu ciel à manches longues que je ne connais pas. Ma mère confirme, tu ne l'avais jamais mis avant, elle te l'avait acheté pour une prochaine grande occasion. Toi non plus tu ne le connais pas, tu dois t'en foutre d'ailleurs, ils t'ont toujours ennuyé les habits de fête et du dimanche, les vêtements en général, les bijoux n'en parlons pas, à part ceux que portent les hommes habituellement, la montre et l'alliance, tu n'en possédais aucun. Cela faisait longtemps que tu n'allais plus dans les magasins où l'on en vend, même les chaussures elle les achetait sans toi, à ta place, te les rapportait à la maison quand tu en avais (encore) besoin, tu les essayais et si elles s'avéraient trop grandes, trop petites, trop larges, trop étroites (le modèle tu le regardais à peine, tant qu'il ressemblait à celui de la paire précédente il te convenait), comme elle s'était arrangée avec la vendeuse et que tu n'avais pas marché dehors, elle repartait les échanger et t'en ramenait d'autres –

avec tes pieds en moins, tu n'as plus connu ces problèmes. Mes sœurs et moi plaisantions quand on t'a coupé le premier, nous disions que vous feriez des économies, que nous volerions la chaussure qu'il te fallait à la devanture d'un magasin (il n'y en a toujours qu'une d'exposée, il aurait suffi d'être bien attentifs à ne pas chaparder une gauche pour une droite (ou l'inverse : je ne sais déjà plus quel pied on t'a amputé d'abord)).

(Tu n'acceptais plus d'aller dans les boutiques que lorsque ta femme (ta femme plus que ma mère dans ce cas-là) désirait de nouveaux vêtements pour elle (une fête familiale, un changement de saison, plus rien à se mettre, ou une envie soudaine, un manque à compenser, des soldes...) ou que tu te proposais de lui en offrir : c'était ta fierté, ta femme bien habillée, bien coiffée (pour elle, tu exigeais le coiffeur tous les samedis ; pour toi, un coup de tondeuse suffisait). Surtout depuis que : tu n'avais plus de travail, plus le cœur vaillant ; que ton sexe restait sans érection. C'est elle qui nous l'a dit, ma mère, ta femme, ta femme que tu appelais maman comme nous l'appelons aussi, elle qui nous l'a dit que tu ne pouvais plus, et que cela te désespérait, d'être diminué de ça, en plus du reste. Car

ta vie (ton corps) s'était rétrécie année après année, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus grand-chose de toi. Je résume : tu fais une crise cardiaque à quarante-huit ans, on découvre à ce moment-là que ton sang regorge de diabète, un peu plus tard tu commences à ne plus bander, tu as de moins en moins la force de travailler (alors que tu l'affirmais : un homme, il doit travailler, ramener l'argent à la maison (d'autant que tu as toujours interdit à ta femme d'avoir un métier)), bien

avant la soixantaine, pour des questions de restructuration tu es mis à la préretraite avec une cargaison d'autres hommes et femmes comme toi, dans la même société depuis longtemps, dans cette société où entre collègues vous vous appelez camarade à la manière communiste, alors tes journées se déroulent dans l'ennui, la dépression (que tu ne combats pas), puis ta mère meurt, et ensuite ton frère (ton demi-frère en réalité : c'est une loi dans la famille : les enfants de pères différents ; une autre loi : garder cette donnée fondamentale secrète) et des copains, ton meilleur ami, ce n'est pas tout, un an avant ta disparition, on te tranche un orteil, deux, le pied jusqu'au talon, le talon, la jambe jusqu'au dessus du genou, un orteil de l'autre pied, et tout de suite la jambe de cet autre pied

(et moi pendant cette dernière année d'amputations à répétition, je devais écrire le livre sur, et plus on te coupait plus je devais avancer, allonger, je ressentais dans mon corps une lutte contre la mort, une lutte que j'ai gagnée que tu as perdue, que j'ai perdue) ;

* tes mains qui dépassent de ton polo. Tes mains que je n'ose pas toucher, que je ne toucherai plus, tes mains que ta femme serre quand elle te dit : Tu criais toujours sur moi quand je rentrais dans ton bureau, maintenant quand j'y entre, c'est moi qui ai envie de crier ;

* un drap blanc sur le manque de tes jambes. De ta jambe. Car nous venons d'apprendre qu'a été remise à sa place, mais pas attachée (je suppose), la dernière jambe qu'on t'a coupée (sans l'orteil), qui avait été conservée dans une chambre froide de l'hôpital, celle qui une fois enlevée aurait dû signifier que tu étais définitivement guéri : mais avec ce corps-là (cette vie-là), tu ne voulais plus vivre, tu l'as dit, C'en est assez, tu l'as dit avec ces mots mêmes et d'autres aussi, à ma mère, mes sœurs, aux infirmières, au chirurgien bourreau qui t'avait arraché un orteil sans même t'endormir, tu ne l'as pas dit à moi, ton fils adopté, tu l'as dit aussi avec ton corps puisque tu as eu la force d'en enlever la vie, de la faire s'évanouir en moins de deux semaines jusqu'à ce que ta mort s'ensuive – nous t'avons entendu, et t'avons laissé faire.

On va fermer le cercueil. Te faire disparaître à nos yeux à tout jamais. Nous ne te verrons plus, nous, ceux de ta famille qui sommes encore en vie, un peu moins vivants depuis que. Je pose un dernier regard sur ton visage cireux (c'est vrai, tu ressembles à Mitterrand). Sur tes mains. Tes mains que mes mains ont tenu la dernière fois que nous nous sommes vus à l'hôpital, dans la salle des soins intensifs, nos mains qui se sont dit ce que nos bouches ont tu tout le temps où tu as été mon père et moi ton fils, nos mains qui se sont dit ce que des mots ne diront jamais. Ce que les miennes n'ont pas dit pourtant : que je savais que tu n'étais pas : mon géniteur. Et ça que tu n'étais pas mon géniteur tu le savais et tu

n'avais jamais osé le dire et ça que tu n'étais pas mon géniteur tu ignorais que je l'avais appris quand j'avais un peu plus de vingt-quatre ans. Et ma mère non plus n'avait jamais osé le dire. Jusqu'à ce que mes sœurs et moi lui extorquions la vérité après avoir découvert autant par hasard que par curiosité la date réelle de votre mariage. Là, sur ton lit de presque mort, que je le savais, je ne te l'ai toujours pas avoué. En aucune manière.

Qui a dit que je n'étais pas ton fils ?

Références

Michel Zumkir est né à Bruxelles en 1965 et vit à Paris. Il a publié un roman : *C'est pas fini* (Balland, 2000), un essai littéraire : *Amélie Nothomb de A à Z, portrait d'un monstre littéraire* (Le Grand Miroir, 2003). En décembre 2004, à l'occasion des 20 ans de la naissance à l'écriture de Nicole Malinconi, il publiera *Nicole Malinconi, L'écriture au risque de la perte* (Luce Wilquin Editions) pour lequel il a obtenu une résidence d'écriture à Rome. Il est critique littéraire à La Libre Essentielle et au Carnet et les Instants. En mars 2005, sera joué au Théâtre de la Place (Liège) *La Balade de Betty Blues*, sa première aventure d'écriture théâtrale